

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ma Germanie

Guy Lafond

Volume 24, Number 5 (143), October 1982

Allemagne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60716ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafond, G. (1982). Ma Germanie. *Liberté*, 24(5), 40–57.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

GUY LAFOND

MA GERMANIE

LES PAYS DU CŒUR

Le monde se découvre en soi

Il faut, disait-on, parcourir la terre pour revenir à soi-même. C'est là un dicton d'un siècle passé. Maintenant nous savons, grâce aux recherches de la psychologie analytique, ou celles encore plus probantes de la physique quantique, qu'il n'y a plus de distance entre le phénomène objectif et son observation, que l'observateur traduit dans l'expérience un mode d'être subjectif, que la conscience crée le paysage qu'elle offre à sa contemplation. Nous savons, en somme, que les voyages sont des incursions dans un monde personnel, que tous les sites de la terre se retrouvent imprégnés dans nos états de conscience. Autant renverser le dicton — et ce renversement du sens commun est une des lois premières de la connaissance ésotérique — : Il suffit de parcourir son être intérieur pour y découvrir le monde.

Keyserling

Vous soupçonnez, sans doute, que par un tel argument je cherche à justifier a priori un aveu que je ne livre pas. Et que je ne livrerai qu'après avoir bien établi mes prémisses. Pour plus de sécurité, je me réfère au comte Hermann de

Keyserling, à la méthode peu orthodoxe qu'il pratiquait dans la rédaction de ses livres de voyages. En effet, il lui a suffi de séjourner trois jours en Amérique du Sud pour écrire ce volumineux essai que sont *Les Méditations sud-américaines*; et pour rédiger *Diagnostic de l'Amérique*, une seule journée quelque part au Texas. Il enseignait sa méthode à l'Ecole de la Sagesse — fondée par lui et qui ne lui a pas survécu — dans le premier quart du siècle. En voici l'argument: la conscience, si elle est libre d'images préconçues, de préjugés, s'imprègne de son objet au-delà des données immédiates de la perception; cet objet se retrouve intact, connu dans ses détails, dans la conscience; de sorte qu'un examen des contenus de la conscience livre l'objet, entièrement connu, sans autre détour. Ainsi après un contact suffisamment «prolongé» avec l'Amérique du Sud, avec les Etats-Unis, le comte Hermann de Keyserling put se retirer au désert, et en un temps très bref, rédiger les analyses qu'une conscience sans entraves prodiguait. C'est en lui que les pays décrits vivaient leur destin.

Ma Germanie

Je peux maintenant passer aux aveux. Je connais fort peu l'Allemagne, je ne connais ni son histoire, ni sa géographie. J'y ai séjourné seulement trois jours, du côté de Heidelberg. Et si je m'y suis tout de suite reconnu à l'aise, chez moi, ce séjour ne suffit pas à étayer une impression dite objective qui servirait de matériau à cette causerie. Par ailleurs, je n'ai aucun penchant académique. Rien ne me sert donc de pallier à mon ignorance par une incursion plus

ou moins exhaustive dans quelque livre vite parcouru ; j'en oublierai tout aussi rapidement le contenu. Pour communiquer une pensée moins désinvolte, une conviction moins dérisoire, je suis obligé de procéder autrement. Ce sera plus simple et plus direct. J'irai voir en moi quelles régions du cœur s'identifient à l'Allemagne, à sa culture, à cette civilisation dont je participe quelque part, et je chercherai à définir quel pays intérieur ses créateurs m'ont dévoilé, lorsque, par goût ou nécessité, je fus amené à les fréquenter. Ainsi c'est du cœur que j'érigerai une Allemagne devenue mythe intime, et qui ne cesse de nourrir certains continents de mon espoir. C'est de moi-même que je parlerai. Il vous sera loisible de jauger l'adéquation de ma Germanie à une Allemagne plus concrète et que vous connaissez mieux que moi.

Le salut du monde par l'Allemagne

Cela dit, j'ai quand même voyagé. C'est ainsi que je me retrouve, en 1955, en Inde, aux pieds des Himalayas, à Rishikesh, chez un maître connu internationalement, Sivananda. Une danseuse allemande, Sylvia Hellman, que j'accompagnais à Montréal — j'étais alors pianiste — m'avait initié au yoga, et par son intermédiaire j'avais reçu l'invitation de visiter l'ashram de Sivananda. J'y partageais une chambre avec un jeune Autrichien. Un jour, nous décidons, lui et moi, de partir à l'aventure dans les Himalayas. Au soir du premier jour, après une escalade de quelque vingt milles, nous nous retrouvons au sommet d'une montagne, dans un village isolé. Nous nous rendons au temple local pour y trouver gîte — ces temples disposent de grands

dortoirs où le pèlerin se réfugie pour la nuit —. Nous sommes accueillis par un jeune moine, nous lui demandons de rencontrer le maître spirituel, le guru de l'endroit. Celui-ci n'est pas disponible, nous apprend-on. Nous mangeons quelques bananes, buvons un bol de lait, et nous couchons pour la nuit. Puis, vers trois heures, ce même moine nous éveille brusquement en nous annonçant que le guru est prêt à nous recevoir. Dans une petite pièce dégarnie où nous nous asseyons par terre, celui-ci entame un monologue qui, dans mon demi-sommeil, me semble interminable. Mon compagnon entretient le débit. J'écoute vaguement un discours auquel je suis habitué, sur le caractère unique de la spiritualité indienne, sur l'inviolabilité de son omniscience. Mais soudain, je sursaute, complètement éveillé. Une phrase, un mot m'a tiré d'un coup de ma somnolence. Je demande au guru local de répéter ses paroles : «Le salut du monde viendra de l'Allemagne.» Je suis si profondément consterné — moi qui cherchais le mien en Inde, aux antipodes — que j'oublie la suite de la conversation. Cette affirmation si abrupte a soulevé en moi une telle émotion que par la suite, et pendant des années, cette phrase allait résonner en moi sans trêve. Je me trouvais devant une évidence — je ne savais pas alors laquelle — qui me harcelait. Et son martèlement continu allait m'obliger à découvrir une région de moi-même qu'une éducation trop univoque, une situation psychologique trop floue — je suis né français en Ontario — avaient refoulée loin de la conscience immédiate. Ce moine, ce guru, perdu dans les Himalayas neigeux, avait ouvert

une brèche, j'allais plonger dans une région inconnue, dans ce pays que j'appelle Ma Germanie et dont, vous me le permettrez afin de ne pas alourdir indûment cette causerie, je ne décrirai que les sites plus directement accessibles. Il vous sera possible, je crois, par référence à votre propre expérience, de renouer en un ensemble synthétique ce que je suis obligé de définir par étapes successives, par démonstration de faits superposés. Le langage se prête mal à la description d'événements concomitants.

MUSIQUE ET POÉSIE

Le Temps

Je l'ai dit, je suis musicien. Depuis toujours. Est-ce dû au fait que, ma mère étant pianiste, je baignais dès mon enfance dans un univers de musique? Ou plutôt à certaines dispositions qu'enfant je ne pouvais formuler mais qui plus tard s'articuleront en questions précises? Sans doute la circonstance s'est alliée au besoin. Car très tôt j'ai vécu la hantise des mystères, dont le plus précoce fut sans conteste celui du temps. Et comment pénétrer dans cette zone où le concept rigide n'offre aucun repère viable, sinon, du moins je le crois, par la musique. Au départ, je connus la sensation vive, le plaisir sans cesse renouvelé de créer des sentiments par l'écoulement selon mon caprice d'une musique dont je ne respectais pas la structure. Puis je découvris que le sentiment était relié au temps lui-même, qu'il m'était permis de le manier à ma guise. Je me gargarisai assez longtemps de cette découverte, de la maîtrise illusoire et passive qu'elle procure. Je pénétrais aux sources.

Beethoven

Puis, un jour, je connus Beethoven. Certes, en élève docile, j'avais travaillé quelques-unes des sonates. Sans enthousiasme. Les quelques moments lyriques qu'il accorde sont enchâssés, du moins il me semblait, dans un écrin aride, domestique. Je n'aimais pas. Jusqu'au moment où ces mêmes sonates sont mises à l'étude aux cours d'analyse formelle — je fréquentais le Conservatoire. Je m'appliquai à l'étude, raisonnant ainsi: «Si Beethoven est considéré comme un génie, c'est à moi qu'il incombe d'en découvrir la raison.» Comment décrire la révélation que j'en reçus? La musique devint progressivement à la fois le langage du temps ineffable, l'articulation précise d'une pensée dans le dynamisme même de son élaboration, et le champ sans apprêts d'une perception métaphysique. Je découvris, grâce à Beethoven, le mécanisme d'une connaissance esthétique — car il s'agit bien d'une connaissance en propre, je le compris alors, où la forme s'accorde à l'intuition pour en dévoiler le contenu. Conséquemment tout mon regard sur l'art fut changé de fond en comble, j'en compris et la nécessité et la rigueur. Depuis, je sais que toute parole est inférieure, oh combien! à la musique dans l'explicitation des problèmes que soulève l'appréhension du temps.

La musique devint un mode de pensée, aussi ferme que la pensée conceptuelle. Une pensée, je le répète, saisie dans son dynamisme profond. Je me souviens encore de ces instants où telle modulation, telle note suspendue, tel arpège, suscitaient un ravissement, une compréhension initiatrice, de ces moments où, l'œuvre termi-

née, je ressentais le pouvoir démiurgique de tenir entre les mains un univers maîtrisé. Je dirai aussi que toutes ces expériences furent assimilées le jour où à Marlboro j'entendis Pablo Casals diriger la Septième Symphonie. Je sus alors ce que j'avais compris.

Bach

Beethoven saisit le temps dans son déploiement pour en remonter la pente. Bach part de l'autre extrémité du problème. Il plonge d'emblée dans l'éternité. C'est l'instant que Bach orne d'une floraison profuse pour en dégager toute la multiplicité latente. Il semble que Bach s'installe dans l'immobilité, la triture, et l'oblige à dévoiler sa construction intime, à dégager de sa gangue un germe inclus, un sens universel. Si fortement que chaque fois que je vais au piano pour y jouer quelques phrases de Bach, je retrouve une sérénité, une clarté qui rétablit l'ordre dans le cerveau et le cœur. Tout s'arrête, laissant entrevoir la transparence immédiate du monde. La pensée se porte au-delà d'elle-même dans la contemplation.

Wagner, Mahler

Ce sont les piliers, Bach et Beethoven, sur lesquels lentement, sûrement, mon être intime s'est érigé dans son mystère propre. Ce sont les moules dans lesquels j'ai coulé mes angoisses, je les ai reconnues, je les ai précisées. Et lorsque j'eus trouvé chez eux un lieu où asseoir toutes mes questions, j'allai chez Wagner puiser la tension insoluble des polarités, des paradoxes que Bach et Beethoven avaient engendrés. J'ai vécu le harcèlement exacerbant et sublime des questions ultimes. Je me reposai chez Mahler

dans la certitude que cette tension trouve sa résolution, chaque fois, dans l'esprit qui anime la question. Le monde, le temps en quelque sorte, unifiés.

Oui, la musique est allemande, comme seul l'allemand peut faire surgir une forme du tréfonds de l'indicible. La musique allemande est à la fois gnose et mysticisme. Elle a ce pouvoir incommensurable d'activer et de nourrir ces deux axes de la connaissance.

L'image créatrice

J'assistais à l'activation d'un mécanisme psychique qui projetait le monde intime sur un écran fascinant, mais impersonnel. Je me demandai comment participer activement au surgissement des images, et de spectateur devenir créateur. Comment y accéder, reconnaître ses propres images? Si l'on entend par image, non cette possible mise en relation par l'allégorie, la métaphore, le symbole, mais plutôt ce nœud, cet archétype, cette âme qui unifie «pour moi» l'univers, le colore, et l'érige en connaissance. L'image comme acte de perception d'un univers particulier, le mien. La musique devenue langage me permettait de participer, de communier au temps métaphysique. La poésie, que je pratiquai également, ouvrait l'accès au monde intérieur de «ma» perception, d'une forme de perception qui me dressait comme participant unique à la création.

Après les débordements romantiques, autobiographiques d'une poésie d'adolescent, Mallarmé m'initia à la perfection rythmique, au chatolement du texte où les mots se colorent de sens insoupçonné, à l'efficacité du symbole.

J'allais retenir ces vertus dans ma propre poésie même si, approfondissant le jeu de l'image, j'allais reprocher à Mallarmé de retenir le symbole dans une intention lyrique externe à sa propre vitalité. Je retiendrai de Mallarmé cette hantise du livre, du métalangage, qui ne cesse d'obséder le poème. Plus tard, je me tournai un instant vers Claudel, ravi de son pouvoir incantatoire où se mêle aux questions métaphysiques un chant wagnérien, où la vie s'enroule sur les problèmes qu'elle suscite. Encore une insatisfaction. Car la cascade géniale ne masquait pas suffisamment les failles: la rhétorique se nourrissait artificiellement de la pensée, et celle-ci, soumise à l'image «au premier degré», trop diluée dans le jeu verbal, s'avérait à l'étude encline à mesurer son étonnement plutôt que sa rigueur. Il y avait scission: deux mondes, mal agencés, s'affrontaient sans osmose.

Rilke

Rilke, le premier, me laissa entrevoir la possibilité d'une voie où la poésie n'est pas décor ou illustration, mais recherche «en soi» de soi. Il s'agit du Rilke des *Elégies* et des *Sonnets à Orphée*. L'image, je le sentis pour la première fois, dévoile sans connotations. Pour parodier Heidegger: «dans son apparaître, elle montre par ce qui dévoile; elle crée ce qui est nommé.» Car ici l'image est totale, elle est vie sensible, authentique, en elle-même, une Gestalt, où la poésie n'est pas un retour plus ou moins sclérosant d'une intelligence sur elle-même, mais la gestation organique de l'esprit dans la parole. L'image tient en elle-même toute sa présence, sans autre référence. Non pas la transcription

d'une vision, mais la vision même par l'écriture. J'appris à vivre du symbole comme l'on se nourrit d'une pomme. J'appris que l'idée poétique n'est pas juxtaposée au monde dit objectif, qu'elle est création propre du monde, «ouverture» de soi vers une appréhension, une compréhension de la nature la plus profonde de ce monde, que l'image est, pour notre salut ou notre perte, le tissu même du monde que nous habitons.

Et dorénavant, le symbole sera libéré de ses attaches intellectuelles. Le concept qui se faufile entre les images perd sa résonance spéculative et se transforme en objet poétique, en image. Je permettrai à l'image de croître selon ses volontés, et non selon la mienne, afin, un jour peut-être, de connaître la source de toute image du monde, de moi-même. Je continue, par ma poésie, à forer la terre que Rilke m'a octroyée, et même si à certains moments je crois impossible de cerner, de dépasser l'image dernière, je continue à la harceler dans l'espoir qu'au moins elle me livre toute sa richesse. Celle qu'elle porte, et non celle que je voudrais lui accorder.

Celan, Trakl

Rilke fut l'initiateur, Paul Celan le maître. Enfin aucun excédent. L'image, le rythme même, ne souffre plus aucune complaisance. Jamais le mot ne déborde de son pouvoir, pour le plaisir d'une fascination, pour le simple jeu de l'association, aussi justifiable soit-il. La rigueur totale; l'image, objet totalitaire, s'enclôt en elle-même, germe de sa propre évolution. Liberté et rigueur, non par jeu d'imagination associative, mais par croissance organique d'un langage poétique

maintenu dans son essence. Chez Celan aucune condescendance ne vient obscurcir la claire transparence de l'image, où se reflète comme dans un miroir sans tain la cime de l'être.

Et ce que Paul Celan saisit dans l'essence de l'image poétique, dans son austérité structurelle, Trakl l'incarne par un lyrisme non moins austère. Cela semble paradoxal, mais Trakl maîtrise l'essence du chant, ne lui permettant jamais, comme il arrive — oh, si peu! — chez Celan, de céder à quelque réflexe émotif. Tout épanchement trahirait le dynamisme premier de l'image — ici, elle est rythme. Jamais Trakl ne quitte le germe du poème. On est aux confins du poème et de la vision. L'image va perdre son nom, et saurons-nous jamais si au-delà nous sombrerons dans une extase sans paroles ou dans la joie d'une création multipliée.

J'aurai tout au moins découvert en moi cette fine pointe du psychique où l'image n'a plus de support, où elle est à la fois chair de l'univers et accès à l'indicible. Elle ne reflète rien. Elle est dans son action, dynamisme unificateur et structure créatrice du monde, de la perception du monde.

Benn

Avant de terminer cette partie, je voudrais saluer Gustav Benn chez qui j'ai reconnu une préoccupation que je partage. Je l'ai peu fréquenté. Mais suffisamment pour déceler chez lui un projet qu'un jour je devrai sans doute m'appliquer à réaliser. La prose de Benn m'a touché, mieux que sa poésie. J'ai toujours rêvé d'une prose — même si je ne l'ai jamais travaillée — d'une prose, comment dirais-je, «sphérique»,

d'une prose suffisamment libre pour qu'elle miroite sans cesse de la multiplicité de sens que revêt un mot, une idée, qu'elle s'annihile dans son propre miroitement et disparaisse dans un moment de vision. Mallarmé l'a pressentie dans «*Igitur*», mais par un truquage syntaxique, par une acrobatie. Chez Benn, par éclairs, grâce à l'infiltration directe de l'image dans le mot, la prose s'ouvre sur la réalité, et devient aussi vivante que la fleur projetée par mon regard. J'aimerais rendre hommage à Benn en tentant d'accéder à ces régions où la prose n'est pas un simple «dire», mais un «être» complexe et indissociable de vocables, comme tout geste s'enclôt dans la sphère de son vécu.

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

La question

A ce point de recherche, l'on comprendra facilement la nécessité où je me trouvais de poser des questions d'ordre plus technique. Car l'esprit veut aussi comprendre, saisir, maîtriser. Et ces questions, si ardues soient-elles, sont simples, inévitables, imposées je dirais par un destin dont le propos est justement de les poser: «Qui suis-je?», «Qu'est-ce que la connaissance?», ou plus directement «Qu'est-ce que le réel?» Pour accéder à ces questions presque banales tant elles hantent l'humanité entière, il faut entreprendre une incursion dans la psychologie et l'épistémologie. Oh, ne vous alarmez pas, je ne suis aucunement spécialiste de ces disciplines. J'y ai simplement trouvé les bornes d'un trajet entrepris depuis longtemps. Sans elles je me serais perdu dans quelque détour sans issue, je me



serais leurré de ma propre imagination. Il fallait un fil conducteur, une main qui indique le chemin à suivre. C'est dans ce sens que j'ai étudié les auteurs que je mentionnerai ci-après. Je voulais qu'une méditation — soutenue par d'autres moyens — ne se perde pas dans une brumeuse rêverie, mais plutôt m'aide à cerner la démarche à laquelle j'étais acculé.

Car tout dépend d'une expérimentation, d'une lecture de soi qui ne laisse aucun répit, aucune justification possible. Une élimination de tout ce qui en soi se tourne vers la facilité, vers la bouée d'une sécurité. Le repos n'est pas possible, dans quelque oasis que ce soit. Certes l'Inde m'avait fourni des clés, et l'étude des sciences ésotériques avait permis d'objectiver les questions en les posant comme données transcendantes. Mais je risquais de m'y reposer. Le vocabulaire avait tiré ces questions hors de moi, je vivais dans l'exaltation de l'absolu. Et les questions de vocabulaire, j'allais l'apprendre, sont très importantes. Que l'on songe, par exemple, au comportement intérieur différent que suscite le fait de donner le nom personnel de dieux ou de demi-dieux aux complexes psychologiques, et celui de nommer simplement un fonctionnement psychique, de l'identifier comme mécanisme subjectif et de l'assumer directement. Bref, il fallait «occidentaliser» en quelque sorte mon cheminement et le tirer de la satisfaction qu'un certain exotisme lui avait insufflée.

Jung

A ce moment-là le langage de certains mystiques allemands — je pense notamment à Boehme — m'exaspérait et m'éloignait de mon

propos. Puis je connus Jung. D'abord *L'Homme à la découverte de son âme* me révélait que l'homme pouvait être au centre de son propre développement, sans l'appui de quelque nébuleux au-delà. Les dieux s'intériorisaient. Ce livre, trop schématique, ouvrit l'appétit néanmoins. Puis j'abordai l'œuvre. Et peu à peu toute la complexité de l'univers psychologique devenait lisible. Je récupérais l'Inde par l'apprentissage d'une langue où se jouaient des concepts mieux accordés à ma nature. J'étais près d'une réalité quotidienne et mieux armé pour y accéder sans transposition. Toute une partie de moi-même revenait à sa source et pouvait se pencher sans ambages pour y boire. Le sens de la culture reprenait ses droits et je pouvais dès lors entrevoir la possibilité de créer une synthèse personnelle de ce que j'avais appris à l'étranger et ce qui se poursuivait chez moi. Jung me fit revenir dans la réalité de moi-même, qu'une certaine lassitude m'avait incité à fuir. Je pouvais me regarder sans crainte de perdre les moyens déjà acquis ailleurs. Je lui dois une fière chandelle. Et dès lors je pus poser, sans fausse prétention, et dans son contexte juste, la question fondamentale, le «qui suis-je» sans réponse. Selon mes moyens, selon ma propre détermination. J'avais droit à ma propre complexité. Quelle libération!

Eckhardt

Je pus dès lors tirer profit de lectures qui auparavant risquaient impunément de me tirer hors de moi dans une certaine extase, certes, mais dans l'oubli du chemin à parcourir, des ronces quotidiennes. C'est ainsi que Maître

Eckhardt ouvrit une dimension métaphysique qui n'était plus spéculation mais acte vécu, et donna à l'autre question: «qu'est-ce que la connaissance», ou, en somme, «qu'est-ce que la réalité», toute sa dimension épistémologique. Je me sentais prêt à vivre cette question et non seulement la jouer par concepts interposés.

Goethe, Nietzsche

J'y étais préparé déjà par un certain appétit de la dialectique. Et par un plaisir, une jouissance que celle-ci me procurait. De sorte qu'en saisir toute la chaleur de vie, toute la passion ne fut que pièce ajoutée à l'échiquier, et non pas un chambardement de fond en comble de la recherche elle-même. Je me souviens entre autres de l'enthousiasme ressenti à l'âge de quinze ou seize ans à la lecture des conversations de Goethe transcrites par Eckermann, où je découvrais tout le pouvoir d'une intelligence libre et déliée. Nietzsche par après avait nourri l'inquiétude intellectuelle en me démontrant la dialectique de son cheminement. J'appris qu'il fallait bien structurer son opinion, bien définir ses goûts, ses pensées, pour ensuite volontairement se porter à l'opposé extrême de ses convictions, et ainsi ne jamais accepter de réponse définitive. En somme, ouvrir toujours plus largement les questions qui, elles seules — et non les réponses relatives rencontrées en chemin — érigeaient l'appareil par lequel — du moins je l'espérais — la vision finale, totale, serait livrée.

Husserl

Husserl, je le connus par Raymond Abellio qui, dans sa recherche d'une structure absolue, y fait sans cesse référence. Et par lui je sus

comment dégager la question de la connaissance de son drame psychologique, ontologique, de sa trame sensorielle, et monter vers la genèse du témoin ultime, le Je transcendantal. Par lui aussi, j'ai appris à incarner tout ce qu'une science orientale m'avait dévoilé en termes exotiques. Husserl représente pour moi le couronnement de toute la philosophie occidentale dont Heidegger allait me tracer les limites.

Heidegger

Le problème du dégagement de ce Je transcendantal est relancé à un autre niveau, celui d'une mutation possible de notre esprit. La question de l'être, dit en bref Heidegger, n'a jamais été posée, l'homme en étant incapable par ses moyens actuels. Seul l'étant a été défini. L'histoire de la philosophie, telle que nous la connaissons, est terminée. Le dépassement des facultés intellectuelles qui ouvrira le cycle d'une nouvelle histoire permettra, par un saut de conscience, d'accéder aux problèmes de l'être. Les limites sont tracées. Les questions ne souffrent pas de solution. Les réponses doivent attendre. Mais dans l'espoir.

La physique quantique

Cette mutation, j'en entrevois la possibilité lorsque je me plonge — en amateur évidemment — dans l'étude de la physique quantique. En me permettant de découvrir que tout mon questionnement, s'il semble un peu retourné sur lui-même, un peu égocentrique, appartient au siècle dans ce que celui-ci porte de plus brûlant, cela ouvre la porte du nouvel espoir. Et toutes ces angoisses de néant, de non-sens, de transéité, de non-permanence, de mort, qui ont si longtemps

soutenu ma démarche, se perdent dans l'illusion enfin dévoilée de la question elle-même. La question est toujours valable, mais elle est acte immédiat de vie, et permet seulement à la vie de se manifester dans toute son actualité. Il faut soutenir la question par simple nécessité de présence, par simple besoin de maintenir l'univers dans son être-là. Je peux enfin en toute sérénité accueillir la vie dans l'immédiat, par le don d'une question qui se soucie peu des causes et des conséquences... J'apprends à vivre.

MA GERMANIE

Vous comprendrez que je glisse rapidement sur toute cette partie de mon développement. Il est difficile d'en décrire les linéaments, d'en définir en quelques mots les aléas, les angoisses, les répts. J'en aurai assez dit, je crois, pour enfin situer ce pays intime que j'ai nommé MA GERMANIE.

Ce pays, ce lieu intérieur, est marqué par un déséquilibre, où les normes habituelles d'un savoir-vivre confortable sont refusées. Ce pays est d'une telle insécurité que toutes les parties de l'être peuvent, sans choix préalable, surgir à la conscience, s'affronter et résoudre leurs contradictions par un comportement presque anarchique. Là est accordée à l'homme la liberté d'ouvrir à une telle profondeur le champ de son être qu'il en dévoile les racines.

Ma Germanie trouve dans l'assomption des forces constitutives de l'individu son universalisation la plus haute, et dans le refus d'une clarté consolatrice la profondeur non-structurable de son origine. Aussi chez elle plonge-t-on irréver-

siblement dans la démesure du temps, par synthèses jamais finales, au cœur même d'une Histoire où le sens, se lisant sur texte de néant, articule sans fin ses nouvelles créations.

Ma Germanie est ce pays où le dynamisme de l'esprit renouvelle par l'unique, l'individu, les fleurs illusoire mais réelles d'un univers croissant sur la terre ferme de l'inconnaissable dont elle mesure la part de connu et d'inconnu. Et ainsi par la générosité d'une vie assumée tant dans le désordre que dans la compréhension, Ma Germanie accorde la vie d'une part à son chaos primordial, et d'autre part à son unité fondamentale. Elle est lieu d'une vie sans frontières, où le mystère circule dans le paradoxe de son opacité et de sa transparence. Elle est la question sans réponse, et la réponse sans question. Elle est ce moment toujours renouvelé où le temps veut s'arracher à l'intemporel pour mieux y retourner, afin que l'homme jouisse pleinement — heureusement ou non — du fait qu'il est là.

Aujourd'hui, je remercie ce moine hindou qui un jour m'a déposé, sommeillant, sur les rives de cette Germanie. Prévoyait-il à quel enfer, à quel paradis il me donnait accès? Et si pendant un temps je m'éloignai de ces rives, ce pays sut m'habiter jusqu'à l'obsession. J'y vivrai, je le sais maintenant, pour toujours. Car j'ai bien appris la leçon: «Si l'Inde sauve le ciel par la connaissance des dieux, l'Allemagne sauve la terre par la connaissance de l'homme.»

Né en 1925, Guy Lafond est musicien et poète (*L'Eau ronde; Les Cloches d'autre monde*).